

Yak Rivais

# Francoquin

## II. Au pays des frères Cyclopus



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN  
2 : AU PAYS DES FRÈRES CYCLOPUS



Cet ouvrage est paru en 1967 aux éditions Gallimard.

© Yak Rivais / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivais

 Les Aventures du  
Général Francoquin

(Francoquin 2 :  
Au Pays des frères Cyclopus)

*Dessins de l'auteur*

Sous la Cape



FRANCOQUIN

FILASSE

N'A-QU'UN-OEIL

LE JÉSUI TE

MISTRESS MARY

LE COLONEL DE SAINT-EUSTACHE

THERESA DOM FRANQUIN

CHOU-BABY

le père de FRANCOQUIN

AMÉLIA

Le beau PETER

JÉSUS-CHRIST



GÉNÉRAL de SAINT-JOBARD



HELENA de SAINT-JOBARD



MONSIEUR



le banquier  
GROS-CHASSIEUX



M<sup>me</sup> HEINTZBRÜCK



ZELMA de  
WAGERSTEIN



NEZ-DE-SUCE



LE BARON K.



CLAUDIUS



GUEULE DE RAT



de KLAPECK









*Je précise bien que je ne veux pas dire qu'il faut ramener la littérature, et la poésie, à une simple sténographie de ce qu'on appelle méprisamment le langage « concierge », lequel n'est somme toute que celui des académiciens avec quelques petites incorrections. Il s'agit de donner un style au langage parlé. Nous pourrions peut-être assister à la naissance d'une nouvelle littérature. Je crois qu'une syntaxe morte est un tel éteignoir que lorsqu'on s'en sera débarrassé, il y aura non seulement une nouvelle poésie, mais encore une nouvelle philosophie.*

QUENEAU.

*Hélas! hélas! répondit Sancho en sanglotant, ne mourez pas mon bon seigneur, mais suivez mon conseil, et vivez encore bien des années; car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse.*

CERVANTES.



## EN GUISE DE PRÉFACE

Après *Les Horribles Aventures des cinq frères Cyclopus*<sup>1</sup>, j'entrepris la rédaction d'une histoire foisonnante, picaresque, tonitruante et pathétique. Les aventures du héros s'étalent sur sept jours. Il accomplit de petites et de grandes choses, gigognes. Le personnage de Francoquin progresse entre quotidien et histoire.

Entre-temps, j'avais publié en 1966 un livre de dessins aux éditions Belfond. Comme j'avais un contrat pour tout ce que je pourrais produire sur papier, je communiquai le manuscrit des *Aventures du général Francoquin au pays des frères Cyclopus* à l'éditeur, Pierre Belfond, en signalant que j'avais envoyé un double à Simone de Beauvoir, pour avis.

Peu de temps après, je reçus un mot bref de Simone de Beauvoir: elle déposait le manuscrit chez Gallimard, et «se réjouissait de voir un de ces jours le livre publié». Je communiquai bien entendu l'information à Pierre Belfond. Peut-être un peu braqué, il me répondit que lui-même en était à la page 64. Le manuscrit déposé chez Gallimard plut à Jacques Lemarchand et Raymond Queneau. J'alertai Pierre Belfond. «Eh bien, me répliqua-t-il, on va vendre du Rivais comme on vend du Kopa.» Blessé, il en faisait une affaire personnelle.

---

1. Avant d'écrire *Les Cinq Frères Cyclopus*, j'avais réalisé des poupées, pour un film d'animations avec marionnettes. Mais je renonçai au film, préférant écrire le roman. J'avais envoyé une poupée (un «fasciste») à Simone de Beauvoir, qui me répondit, citation d'un journal de l'époque: «*Merci pour ce gueulard qui m'a conquis le cœur. À lui seul, il peuple ma maison, il enchante mes amis.*»

Les tractations commencèrent. Nous perdîmes six bons mois. J'appris plus tard que Pierre Belfond finit par accepter la publication de *Francoquin* grâce à l'intervention (non sollicitée par moi) de l'écrivain Dominique de Roux. Le livre parut chez Gallimard avec partage des droits, même si Pierre Belfond me confia plus tard n'avoir pas reçu un centime de Gallimard, ce que je crois volontiers. Nous étions en juin 1967. Les principales critiques parurent dans la presse la semaine de la guerre des Six Jours. La librairie Maspéro – me dit-on, car j'étais provincial – fit sa devanture avec mon livre.

*Les Aventures du Général Francoquin...*, vite appelé *Francoquin* tout court, reçut des critiques élogieuses (voir extraits ci-après). Hubert Juin. Pierre Descargues. Alain Penel. Pierre-Henri Deleau. Louis Gerriet. Robert Sabatier. Yves Bonnefoy. Christian Barthe-Lémy. André Blavier. Catherine Claude. Jean-François Josselin. J'en oublie. Certains profitèrent de la publication pour régler des comptes avec Raymond Queneau, l'éditeur. Ce fut en partie le cas hélas d'Alain Bosquet, que j'admirais, et qui avait le premier cherché à éditer *Les Frères Cyclopus*. Il fit savoir au *Monde* que c'était lui qui ferait l'article sur mon livre. Positivement, bien sûr. Mais il haïssait Jacques Lemarchand, en voulait à Gallimard de lui avoir «pris» des auteurs qu'il avait découverts, Roland Dubillard par exemple. Il se vengeait<sup>1</sup>. (Un autre se vengea de Queneau, en décrétant que le livre était bon pour faire un Goncourt, ce n'était pas la peine d'en parler. Je préfère ne pas citer son nom.) En revanche, «vous avez écrit un livre pour toujours», m'écrivit Dominique de Roux. Des phrases comme celle-là consolent de bien des sottises.

---

1. Alain Bosquet se «rattrapa» lorsqu'il contribua plus tard à faire couronner mon livre écrit avec les phrases des autres, *Les Demoiselles d'A*, par le prix de l'Anti-Conformisme.

Quoi qu'il en soit, comme je m'en rendis compte beaucoup plus tard (je ne vins m'installer à Paris qu'en 1981), le livre avait touché beaucoup de gens. Un ami peintre me dit : « On a l'impression que le monde vous entre par les oreilles » ; je répondis « qu'il me sortait par les yeux ».

Je reçus des offres d'adaptations cinématographiques, télévisuelles, théâtrales. Et puis... Mai 68 arriva. (Tant mieux – moi, je l'avais prévu.) Mais les capitaux s'évadèrent. Les projets s'évanouirent. Comme disait Céline : « Les pithécantropes changent de mythe, ça va saigner. » À l'automne, les goûts avaient changé, les budgets s'étaient rabougris avec. Nous avions perdu trop de temps.

Le livre prit « sa vitesse de croisière », m'écrivit Jacques Lemarchand. D'autres projets d'adaptations s'ébauchèrent. Cinéma. Théâtre. Des metteurs en scène : Claude Vernick, Lew Bogdan, André Gerbal, Jean-Claude Laureux. Et même, jusqu'en 2007, le comédien Thierry Lefever essaya, à contre-courant économique-politique, de monter *Francoquin* sur les planches. Il parvint à organiser une lecture publique de trois heures qui, m'écrivit-il, emballa un public médusé.

J'étais provincial, je l'ai dit. À l'époque, les moyens de communication étaient limités. Deux à trois ans d'attente pour avoir le téléphone. Je me décidai à venir à Paris en 1981. Je rencontrai alors des auteurs et des artistes qui me dirent tout le bien qu'ils avaient pensé de *Francoquin*. Michel Lebris qui me confia avoir passé une nuit blanche à lire mon roman, et qui essaya de le republier dans une collection dirigée par un journaliste. Georges Londeix qui écrivit avoir osé envoyer un manuscrit à Pierre Belfond après avoir lu la suite de mon *Francoquin* (voir tome cinq). Franz Bartelt, qui m'écrivit qu'il venait de lire *Francoquin* et qu'il était « resté sur le cul ». Des poètes, André Laude, Alain Frontier, Jean L'Anselme, qui le

fit diffuser dans les centres culturels à l'étranger. Michel Braudeau, qui me fit l'honneur de me demander si j'étais « l'auteur mythique du général Francoquin » après s'être arrêté devant un stand où je signais mes livres pour la jeunesse. (Eh oui. Dans une première vie.) Raymond Perrot, Roland Topor, à qui je reprochais de ne pas m'avoir fait savoir qu'il aimait mon livre à l'époque de sa parution, et qui me répondit, évident : « Tu n'étais pas à Paris. » André Stil qui, lorsque je le contactai pour qu'il participe à un livre collectif en 1988, me répondit en référence à Francoquin : je me demandais quand vous m'appellez, depuis le temps !

Je ne nommerai pas tout le monde. Quelques anecdotes sont plaisantes. Pierre David m'écrivit à « Francoquin » comme destinataire – et merci à La Poste, la lettre arriva. Un auteur, fait plus rare, me demanda l'autorisation d'essayer d'écrire une suite. Il y renonça, c'était impossible. Mais le livre était devenu mythique, en effet. Comme l'écrivit un critique en 1967, on dira un jour « un francoquin », nom commun.

Comme on disait que le livre serait primé, il passa à côté des prix. Il rata celui de l'Humour noir, qui m'aurait plu. À l'époque, ce prix était couru. (Ce prix, dont je fus président de 2000 à 2007, existe toujours. Il a le palmarès littéraire le plus impressionnant !) Un juré influent voulait faire élire un auteur célèbre, de manière à rendre service au prix, plutôt qu'un jeune homme qui « avait l'avenir devant lui ». C'est ainsi qu'Hervé Bazin fut couronné cette année-là. Mais le soir même, en direct sur Europe 1, radio très écoutée, il dit que c'était moi qui aurais dû recevoir le prix. Propos aimable, qui alla plus loin. Car en 1971, alors que je venais de publier *Le Condottiere* aux éditions Belfond – suite de *Francoquin* –, Hervé Bazin, devenu président des prix de l'Humour noir, contribua à le faire couronner pour « l'ensemble des aventures du général Francoquin ».



Des acteurs m'avaient contacté pour que je leur écrive quelque chose, à cause de *Francoquin*, entre rire et larmes. Je ne citerai personne, ayant poliment refusé, ou n'ayant pas donné suite. Le théâtre à deux ou trois personnages ne m'intéresse pas, il relève du boulevard. Au-dessous de Brecht, la scène ne mérite « ni égards ni patience ».

Et puis, en 2000, un appel de Pierre Belfond. Un dimanche soir. Plein d'enthousiasme, il venait de créer sa collection « Mémoire du Livre ». « Et si nous rééditions *Francoquin*? » me dit-il. Grande idée. Mais deux heures plus tard, il me rappelait pour me dire que, finalement, il préférerait republier *Les Demoiselles d'A*. Ce qu'il fit. Pour la deuxième fois, il avait manqué *Francoquin*.

On m'a souvent demandé pourquoi le clivage des amateurs était si tranché entre gauche politique et droite. C'est clair. Les gens de droite ne peuvent pas lire ce livre : il les fout dehors, tant par sa forme que par son contenu, ses personnages et leurs turpitudes de sac et de corde, leurs langages. Picaresque sans complexe, il a des audaces de jeunesse, fonce à des solutions radicales constamment. Toutes les peurs qui érigent une statue du Commandeur avec des récupérations de fond de poubelle, *Francoquin* les récuse, passe avec un éclat de rire. Il faut avoir des idées ouvertes pour jubiler à la lecture des aventures foisonnantes des héros pour qui être et penser égalent faire, et larguer les démarches convenues. L'autre côté de la barricade, Francoquin s'en fiche. (Et puis, comme on s'en rendra compte à la lecture d'extraits de presse, peu de gens ont saisi à l'époque la charge idéologique, le rapport aux révolutions d'émancipation coloniales dans *Les Frères Cyclopus*, et aux néocolonialismes dans *Francoquin*. Seule, peut-être un peu, Catherine Claude.)

Le livre (600 pages) a été publié en 1967 sans images. Hélas ! car, pour l'écrire, j'avais dessiné mes personnages. Ces

« portraits » caricaturaux étaient punaisés au mur face à ma table de travail. Comme j'avais choisi de ne jamais m'attarder à leur description, je les regardais : leurs gueules induisaient les langages. Queneau et Lemarchand, à qui je parlais des dessins, m'avaient objecté qu'ils avaient lu le manuscrit sans images, et que la reproduction de portraits coûtait cher. Bref. Ce livre qui devait tant à l'image fut donc publié sans images.

Pourtant, vu la quantité de personnages, les portraits auraient joué un rôle !

Pierre Laurendeau lui aussi avait été touché par *Francoquin*. Il me proposa de le republier avec les portraits, pour un tirage confidentiel. Nous parlâmes de la saga, du premier livre sur la révolution des frères Cyclopus, de la pièce radio, de la suite de *Francoquin* publiée en 1971, et l'envie lui vint de réaliser un coffret, un ouvrage pour bibliophiles, illustré, qui regrouperait le tout. (À l'exception d'un manuscrit non publié, perdu – ou jeté, je ne sais plus.) Le coffret contient donc :

- *Les Cinq Frères Cyclopus*
- *Francoquin* 1. Au pays des frères Cyclopus. 2. Filasse
- *Francoquin décide*
- *Dans le Grand-Marécage*.

Un dessin original est offert à chaque acquéreur du coffret<sup>1</sup>.

Chose troublante pour moi : le dernier livre de la saga parut en 1971. Et j'ai aujourd'hui soixante et onze ans.

Quant à la révolution dans le pays de Francoquin, je ne l'ai pas ébauchée. J'ai toujours rêvé de l'écrire. Ou de la faire.

Yak RIVAIS

---

1. Cent coffrets hors commerce accompagnés d'une des illustrations originales, plus cent coffrets pour la vente en librairie, sans illustration originale.

EXTRAITS DE PRESSE.

**Pierre Béarn**

*« Tous les personnages sont excessifs, ainsi que les épisodes de cette folle histoire où l'auteur fait preuve de virtuosité et de truculence. »*

LES NOUVELLES DU RHÔNE, 3 juin 1967.

DES MOTS, 10 juin 1967.

**Pierre Descargues**

*« Ce livre gigantesque est bourré d'événements: on y fait la guerre, l'amour, la politique; on prend le pouvoir, on le quitte; on tue le voisin; on achète une femme; on la prend; on la trompe; on l'aime et ça ne ralentit jamais. »*

LAUSANNE-DIMANCHE, juillet 1967.

**Alain Bosquet**

*« Tout ce qui vient à l'esprit malicieux de Rivais, il l'accueille sans discernement, et avec un énorme appétit à multiplier les situations saugrenues, le plus souvent par des dialogues où les quiproquos abondent. »*

LE MONDE, 5 juillet 1967.

**Yves Bonnefoy**

*« Le récit de la mainmise par le dictateur Francoquin sur la révolution fraternelle des Cyclopus n'est pas sans rappeler l'éternel destin des révolutions trahies, destin plus souvent démontré et*

*dénoncé par les œuvres de fiction que par la prose nostalgique des analystes dépassés par le fleuve de l'Histoire. »*

ESPRIT, décembre 1967.

### **Jean-Jacques Brochier**

*« Le général Francoquin : un être hilare, coléreux, violent, rusé, et volontiers ignoble ! Dans la plus pure tradition picaresque ! »*

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE, juin 1967.

### **Robert Sabatier**

*« La cocasserie et l'absurde sont les deux mamelles de cette odyssee de 600 pages. Mais sous ces apparences gratuites et désopilantes, la satire ne perd pas ses droits, et non plus une certaine sagesse érudite qui tombe toujours fort à propos des lèvres d'une gouvernante anglaise. »*

LE FIGARO LITTÉRAIRE.

### **Bernard Pivot** (avant parution : 1966)

*« Avec Yak Rivais, on ignore également où on va. Il ne le sait pas lui-même. C'est la folie transhumante, le délire vagabond. Son imagination est une Cocotte-minute chauffée à blanc, il porte en lui un monde vociférant, dantesque et provocateur... »*

LE FIGARO LITTÉRAIRE.

### **Hubert Juin**

*« C'est éblouissant, nous assistons à un discours véritable, à un langage qui joue de tous les langages, à une écriture qui s'établit à partir de la vanité de toutes les écritures. On s'amuse bien, et puis on ne rit plus. »*

LES LETTRES FRANÇAISES, juin 1967.

**Frédérique Viala**

« *La mission d'un général d'opérette d'une sorte d'Amérique latine de pacotille; [...] des péripéties en cascade; des batailles; des ripailles, car l'on se bat et l'on s'ébat; un rythme original, tantôt galopant et tantôt syncopé, qui ne s'essouffle pas d'un bout à l'autre de ce long récit...* »

EUROPE, octobre 1967.

**Anonyme**

« *L'auteur fait montre d'un véritable tempérament de romancier, créant un univers tumultueux et concret, fort éloigné des filandreuses méditations du Nouveau Roman.* »

AUX ÉCOUTES, septembre 1967.

**Jean-François Josselin**

« *À 100 km des salons et des modes, un instituteur de 27 ans, Yak Rivais, ne s'installe pas dans la littérature, il la bouscule et la bouleverse.* »

L'EXPRESS, octobre 1967.

**Christian Barthe-Lemy**

« *Au sujet de ce roman touffu, on évoque non sans cause la tradition picaresque qui, de Cervantès à Céline, passe par Scarron, Fielding, Brecht, et William Faulkner.* »

LE THYRSE, juillet 1967.

**Alain Penel**

« *La bande dessinée entre dans le roman. [...]*

*Le héros de ce livre, ce fameux général (ni d'opérette ni de champ de bataille) ne possède en effet rien. Il se contente d'être. Où qu'il soit et quoi qu'il fasse. (B. A. ou vilénie.) [...]*

*En somme, Yak Rivais a réussi à créer un personnage de légende. »*

LA TRIBUNE DE GENÈVE, juillet 1967.

### **Louis Gerriet**

*« Yak Rivais est un écrivain exceptionnel, qui met le feu aux poudres. Il écrit avec de la dynamite et il laisse de côté le cosmétique et les perruques... »*

LES DÉPÊCHES DE DIJON, 1971.

### **Catherine Claude**

*« ... Avec Francoquin, qui se porte à la rencontre du monde, tout est changé, parce que la réalité est considérée dans son objectivité. Ce sont les personnages qui, confrontés à cette toute-puissante réalité, se transforment, de manière à trouver un accord avec elle. [...]*

*Avec Rivais, le roman a tous les droits. Aussi bien trouve-t-on dans Francoquin, mêlés à de solides dialogues, le calembour, le coq-à-l'âne, la satire, et même la poésie. [...]*

*La charge idéologique de notre langage usuel est pulvérisée, de manière d'autant plus efficace que l'opération est menée sans artifice, avec une apparente innocence. Yak Rivais échappe au danger qui menace tout novateur : se laisser enfermer dans sa découverte. »*

LA NOUVELLE CRITIQUE, extraits, fin 1967.

Après qu'il eut fait feu sur ses deux frères (Doe et Troy), les blessant mortellement l'un et l'autre (et ce, malgré lui), après qu'il eut perdu GG la «Grande Garce» intraitable, Cyclopus Hyn l'aîné, à peu près seul (Catt-bis étant bien jeune), s'était en quelque sorte résigné à gouverner. Ce n'était pas un jeu : Bras-court le tueur-dictateur laissait un pays exsangue, en friche au sortir de l'hiver, en cendres, une capitale terrassée par la guerre civile, la famine et la peste.

Cyclopus Hyn n'avait jamais été politicien. Son frère Troy, nourri de théorie, eût-il été plus à l'aise pour barboter ? Lui, n'avait pas su. De la constitution précédente, des rouages administratifs ne restaient que des loques, et des responsables des os. L'Empereur (propriétaire des mines de diamants), le Baron K (des chemins de fer), et Gueule-de-Rat (des Houillères), devenus maîtres du pays limitrophe par un opportunisme actif, n'avaient pas tardé à se rendre compte que Cyclopus Hyn, désabusé, meurtri, se trouvait dans l'ornière. Ils lui consentirent des prêts à court et long terme et sous conditions. Inutile de citer les taux !

En six mois, tout semblait consommé. Cyclopus Hyn se retirait, ou son départ semblait imminent. L'Empereur et ses amis, en vertu d'accords interlopes, installèrent (sur le papier) aux fonctions les plus hautes (Président-Gouverneur-satellite) un homme longtemps absent de son pays mais réputé pour la richesse terrienne de son père, et surtout son incompétence dans tous les domaines, en particulier la politique : le général

Joaquin Alvarez Felipe dom Franquin, quelquefois nommé Francoquin.

***Le Général.***

Le Général n'avait pas la vénération des foules. D'étranges contes (?) circulaient même à son propos dans son pays :

- Général, vous avez promis de construire. Voici l'échéance et rien n'est entrepris. Que décidez-vous?
- Creusez des trous. Des TAS de trous.

***La mission.***

Le Général avait la détestable manie d'entrer à l'improviste, et son père, qui pourtant l'attendait, sursauta :

- Vous pourriez frapper!
- Il reçoit à l'instant ce qu'il demande, crache deux dents.
- Mon fils, vous allez être Président-Gouverneur. C'est un honneur.
  - J'en ai vu d'autres.
- Mon fils, vous allez trouver une situation explosive. Les Cyclopus sont les auteurs d'une révolution armée. Savez-vous au moins ce qu'est une révolution? Pff. Le Tout-Puissant vous protège. Serez-vous digne de la tâche qui vous est confiée? Pff. Heureusement que nous pensons pour vous.
- Je vous en suis reconnaissant!
  - Il suffit. Je vous fais grâce de vos stupidités. Les Cyclopus ne sont pas des pantins. Enfoncez dans votre crâne que leur



armée, l'APL, subsiste, même si elle a de nouveaux chefs. Le problème est qu'elle vous tolère, pour commencer. (Il éponge son front avec un mouchoir à carreaux.) Voici ce que l'Empereur souhaiterait, je crois: *a)* jouez velours avec les Cyclopus, efforcez-vous de gagner leur confiance; *b)* prenez en mains l'APL autant que possible; *c)* désendoctrinez-la. Nous vous procurerons, à votre demande, des éléments véreux et des mercenaires à cet effet. Est-ce clair?

– Comme du goudron, dit Francoquin. (Il marche à la porte, se retourne:.) À propos? L'Empereur me considère bien comme le dernier des imbéciles?

– Plaît-il?

– Ne le détrompez pas.

### *Le Général, sa maîtresse et sa famille.*

Filasse attendait Francoquin dans le couloir.

– On y va?

– On y va, dit Francoquin caressant son beau corps.

Ils s'embrassent. Un grattement de larynx les dérange. C'est Thérèse, l'épouse, qui parcourt dignement le couloir en robe à crinoline, et cravache, suivie de Chou-Baby sa fille aux yeux baissés sous la mantille, et de Mistress Mary la préceptrice en robe noire à boutons. Francoquin ricane. Quand la préceptrice passe à sa portée, il lui décoche une grande claque sur les fesses, et comme elle lui fait face ulcérée, il lui présente l'agressif devant débraillé de Filasse:

– Que n'en possèdes-tu de semblables! s'esclaffe-t-il.

***Le départ.***

Après l'amour, Filasse se reboutonnait machinalement. Francoquin consulta le ciel. Des nuages blancs et fluides flânaient devant la lune. L'escorte à cheval attendait, encadrant le carrosse. C'était le départ. En partant à cette heure, après trois jours de route tranquille, on atteindrait le pays cyclopien dans l'après-midi...

– Tout le monde est prêt, fils, annonce le père. Nous t'attendions. Que faisais-tu?

– Que faire d'une si jolie fille?

– Ils t'attendaient.

– Ils n'ont pas fini de m'attendre quand je serai Président!

(Puis, à Filasse :) Va...

Elle s'éloigne, tordant la croupe naturellement. Les deux hommes la suivent du regard :

– Si tu m'avais demandé, dit Francoquin à son père, je te l'eusse prêtée.

– Fils, remontre le père. Tu es marié, père de famille...

– Crois-tu que Thérèse se gêne?

– Fils!

– Elle roulerait avec un chien et c'est elle qui le ferait japper!

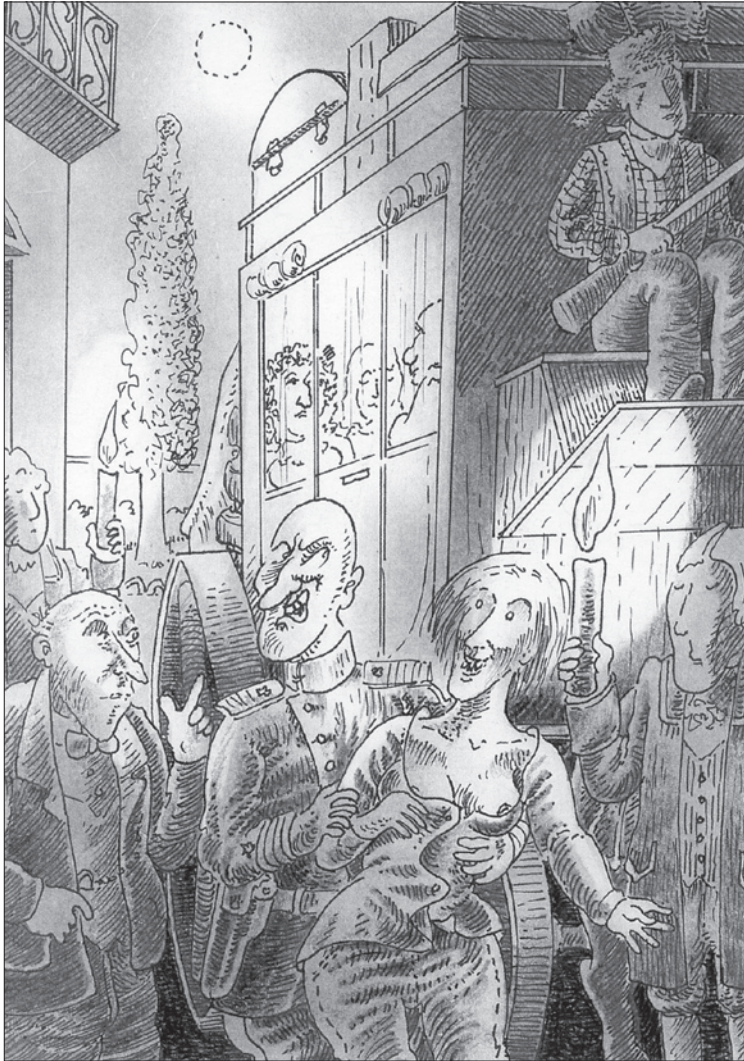
– Fils!

– Tu vois le colonel de Saint-Eustache? Le petit frisé à monocle? C'est son amant favori depuis dix jours. Elle m'a déjà demandé de l'avancement pour lui...

– Fils!

– Qu'elle prenne son plaisir, je m'en moque. Je ne veux pas être sa chose. Si tu le demandes, je peux prier Filasse de rester, elle nous rattrapera?

– Non, fils. Merci. Je te souhaite d'être un bon guide. Obéis à tes supérieurs et veille...





– Mes supérieurs ?

– L'Empereur, Le Baron K, Gueule-de-Rat. Méfie-toi de Nez-de-Suce le chef de la police. Ils te renverront. Tu vas danser sur un volcan : écoute ceux...

– Qui pensent pour toi, je connais ton refrain. Et je paie pour eux ?

– Non. Je t'aiderai de mon mieux. N'entreprends rien sans nous consulter et tout ira bien... Mais je vois que Thérèse s'impatiente. Il faut partir.

L'escorte lentement s'ébranle. Les cavaliers passent, puis le carrosse (Francoquin adresse une révérence bouffonne à sa femme qui détourne la tête), enfin l'arrière-garde. Un cavalier s'approche, traînant un cheval par la bride :

– Ton cheval.

– Je te rejoins, dit Francoquin.

Le cavalier s'éloigne. Il est chauve, il a une barbe opulente, et un cache de cuir sur l'œil droit. Il a une dangereuse façon de promener ses mains autour des colts qu'il porte bien bas...

– Je n'aime pas cet homme, fils. Il a une sale tête. Cet œil qu'il n'a plus...

– D'accord, dit Francoquin sautant en selle et faisant semblant de tirer. Il n'a pas l'air angélique à cause d'un œil perdu, mais ce qui importe, c'est qu'il ait gardé le bon.

### *Le carrosse.*

Outre les trois dames (Thérèse, Chou-Baby, Mistress Mary), il y avait dans le carrosse un gras individu mal rasé qui était Jésuite. C'était le directeur de conscience de Madame dom Franquin. Il somnolait. Mistress, sa voisine, se tenait raide-ment assise, les mains à plat sur les genoux. Chou-Baby, en face d'elle, contemplait les étoiles. Madame palabrait :

– Une fois Gouverneuse... Père? Dit-on Gouverneuse? Gouvernante?

– Madame, gouverner vient du latin *gubernare* et...

– Peu importe. Comment dit-on?

– Gouverneur est masculin, Madame. Le féminin est Gouvernante mais...

– Pouah! Comme une bonne à tout faire?

Le Jésuite a un geste impuissant :

– Il s'agit en effet du même mot. Toutefois, s'il vous déplaît, du fait de l'origine latine du verbe, je pense qu'on pourrait dire sans déflorer le beau langage heu Gubernatrice, Gouvernatrice. Mais, d'autre part, puisque, somme toute, c'est le Général votre époux qui SERA Gouverneur, j'estime que Madame la Gouverneur conviendrait assez, et...

– Parfait. Ça sonne bien. C'est un titre. Je ferai décorer le Palais, je donnerai des bals, et l'on m'annoncera «Madame la Gouver»... Père? Les Cyclopus sont-ils réellement si abominables qu'on prétend?

– Des voyous. Des suppôts du diable.

– Je voulais dire... comment sont-ils physiquement?

– Le corps n'est que poussière.

– Je sais, mais comment...

– Je ne les vis jamais.

– Par quels moyens, se renseigne naïvement Chou-Baby, pouvez-vous savoir qu'ils sont des suppôts du diable, mon Père?

– Mon enfant, turlute gravement Madame mère, les Ministres du Culte connaissent des secrets que nous n'imaginons pas même...

– Et en particulier les Pères Jésuites, approuve le Jésuite. Chou-Baby retourne à ses rêves.

– On prétend, rapporte Mistress Mary, que les Cyclopus

sont vêtus de noir, et qu'ils portent un cache de cuir sur l'œil gauche...

- Comme le tueur au Général mon époux?
- Sur l'œil gauche. Madame, pas l'œil droit...
- Qu'est-ce que cela change? glousse Thérèse.
- Des voyous! clabaude le Jésuite. Des assassins.
- Tous les militaires sont des assassins, dit Chou-Baby.
- Baby!

Madame se redresse piquée, Baby reçoit une gifle et un sermon :

- Ne redisez plus cela! Ne redisez jamais cela devant la femme d'un militaire illustre, au surplus votre père! Mistress Mary, si tel est le résultat de votre enseignement, je vous complimente!

- Madame...

- C'est juste, renchérit le Jésuite. Un militaire n'est pas un civil, et inversement, et Dieu seul y reconnaîtra les siens.

Chou-Baby pouffe. La préceptrice se contient en se mordant. Madame dom Franquin darde toutes ses griffes :

- Seriez-vous sa complice?

- Madame...

- Suffit. Nous aviserons à notre arrivée, Mistress. Je ne vous jetterai pas dehors par ce nocturne froid en ce pays sauvage, mais une fois rendues, Mistress, je crois qu'il sera temps pour vous de boucler vos bagages. Nous donnerons à cette enfant raisonneuse l'éducation qui lui convient!

### ***Le couvent. Les petites intrigues de Francoquin.***

Au premier couvent de la frontière, la Supérieure accepta de recevoir Madame en audience :

- Ma Révérende Mère, devant les responsabilités qui nous

attendent, mon époux et moi-même, je m'effraie. Je crains de ne pouvoir assurer à ma fille Chou-Baby une satisfaisable éducation.

– S'agit-il de la demoiselle qui vous accompagne?

– Oui. Cette enfant devient raisonnable au-delà des bornes.

Mistress Mary, sa préceptrice – je ne veux pas médire, Dieu m'est témoin...

– Ne prenez pas Dieu à témoin des faiblesses humaines...

– Heu. Oui ma Révérende Mère. Mais Mistress Mary laisse trop de libertés à cette enfant. Ce qu'il faudrait...

– Quel âge a la demoiselle?

– Mais... dix-neuf, non, vingt ans...

– Ce n'est plus une enfant!

– Presque...

– Que puis-je faire? Qu'attendez-vous de nous au juste? Que nous la gardions parmi nous? Il faudrait consulter son père?

– Le Général est d'accord.

– En ce cas, nous garderons la demoiselle et...

On frappe. La supérieure va ouvrir. Entre, gesticulant (mais de toute évidence il joue) Francoquin, qui tonne:

– Qu'apprends-je! On veut jeter ma fille en geôle! Qui complot! Qui?

– Mais, Général, plaide la supérieure, Madame m'affirmait...

– C'est une menteuse! Tous ceux qui la connaissent vous le confirmeront!

– Oh! s'écrie Thérèse...

– Ma fille n'est pas pour les couvents, sauf votre respect ma Révérende. Elle est, quoique un peu grande, assez jolie fille pour aller à l'ho... pour se marier, et je ne la laisserai pas pourrir dans son puce... dans sa virginité!



En entendant frapper si vigoureusement à la porte, le premier mouvement du colonel de Saint-Eustache qui venait d'entrer fut de s'aller cacher sous le lit de Mistress. Il n'en eut pas le temps : Madame arrivait en colère.

– Heu... fit-il. Glub.

Il y eut un instant de stupeur. Madame souffla, puis, perfidement, siffla :

– Je vous donne le bonsoir, Monsieur de Saint-Eustache. Je ne m'attendais pas à vous croiser dans une chambre... (coup d'œil méprisant à la préceptrice...) féminine? (À Mistress :) Prenez-vous un avant-goût de la rue où vous serez bientôt jetée?

La préceptrice veut se justifier. Le colonel prend la parole avec sang-froid :

– Madame. Mon honneur, ma vie sont vôtres. Ils ne sauraient pas plus souffrir la honte que l'injustice. Je suis dans cette cellule, Madame, pour la raison que votre dame m'ayant courtoisement prié d'entendre le récit de ses petits malheurs – lisez ce billet! – (Air interdit de la préceptrice!) l'a fait au nom des nœuds charmants et tendres qui... que... qui nous unissent, afin que je lui vienne en aide...

– Mais non... tente la préceptrice, je n'ai...

– Je n'ignore pas, certes, Madame, continue le colonel, que tout ceci soit entre vous et votre dame, mais venant, je ne pouvais savoir encore ce qu'on allait me dire, le billet...

– Mais je n'ai pas écrit!

– Alligator, glousse tendrement Madame au colonel. Hypocrite...

– Quoi qu'il en soit, Madame, conclut le colonel, j'intercéderai en la faveur de votre dame. Regardez-la baisant vos

genoux! (La préceptrice abasourdie contemple le colonel qui pérore :) Ne serait-ce que pour vous faire entendre... que mon unique tort en cette circonstance...

- C'est un alexandrin!
- ... est de vous avoir trop chérie.
- Quelle chute!
- Madame? Thérésa? Mon aimée? Ahh...

Madame est ébranlée:

- Dans ce cas, Monsieur, me direz-vous qui parla au général mon époux?

- Pas moi Madame sur mon honneur!
- Donc c'est vous? (Mistress.)
- Mais non! Je ne comprends rien à tout ceci! Je n'ai...

Francoquin entre, marche droit au colonel et lui tape sur le ventre:

- Merci colonel! Votre billet m'a bien renseigné! Mistress Mary, veuillez me suivre, je vous prie.

Et il sort comme il est entré, la préceptrice inquiète sur ses pas, laissant le couple pétrifié. Dans le couloir, il attend, l'oreille à la serrure. Querelle, protestations, serments d'amour, bruit de gifle. Francoquin rit:

- Ça c'est amusant! Mais je doute, Mistress, que vous ayez loisir d'occuper ce soir votre lit!

- Mistress, déclare Francoquin, sitôt entré dans la cellule où Filasse, vautre sur le lit, feuillette un vieux livre, je dois vous féliciter pour votre remarquable esprit d'initiative...

- Mais je ne...
- Que lis-tu, Filasse?

Elle se retourne, débraillée:

- J'ai trouvé ça sur la cheminée. Ça ne vaut pas un illustré,

et c'est obscène, pornographique. Écoute: «La courtisane est une fosse profonde et l'étrangère un puits étroit.»

– C'est la Bible, commente Mistress sans expression.

Filasse jette le livre. Elle s'assied sur le lit, ôte ses bottes et son ceinturon. Francoquin poursuit son entretien avec la préceptrice:

– En obligeant le colonel à vous entendre après m'avoir écrit ce mot...

– Mais c'est faux! Je n'ai rien écrit!

– Silence. C'est moi que je cause. En obligeant donc le colonel à vous entendre après m'avoir écrit ce mot, vous obligez ma femme à croire le colonel responsable des fuites...

– Mais c'est... tente Mistress indignée.

– Faux? Vous l'avez déjà dit. C'est MA version: vous êtes coincée. Ah.

La préceptrice égarée observe Filasse qui se gratte les pieds.

– Mais Mons...

– Filasse n'a pas eu d'éducation, explique Francoquin. Ses parents étaient alcooliques, ses frères dégénérés. Ne soyez pas méprisante, cherchez à comprendre. Vous-même, si vous aviez enduré les malheurs de la vie...

– Mais Monsieur...

– On se croit malin, oui. Et puis, on est bien content, quand le malheur fond, de pouvoir au moins faire le trottoir.

– Mais enfin...

– Grâce à ma version vous ne me serez pas inutile. J'entends être au courant de tout ce dont peut-être je puis tirer parti, même des galanteries de ma femme, ou – qui sait? – de ma fille. Les vôtres, évidemment, m'indiffèrent, je ne suis pas voyeur.

– Mais enfin Monsieur tout ceci...

– C'est ça ou la valise, propose Francoquin avec un rire

béat. Et je vous signale que Filasse a quitté sa chemise et s'attaque au... (Mistress fuit.)

***La préceptrice, le Jésuite, et le tueur à gages.***

Les mésaventures de Mistress Mary s'enchaînaient: comme elle trottait dans le noir, jupes en mains, vers sa chambre (occupée), voilà qu'à l'angle du couloir, elle rencontra le Jésuite. La collision fut si brutale que tous deux churent. Le Jésuite jurait. La préceptrice empêtrée dans ses jupons s'énervait. Le Jésuite se releva pourtant moins lestement qu'elle, et dit, en se massant le postérieur:

– Je ne sais si je dois vous adresser des excuses le premier, étant Père, Jésuite de surcroît, outre que vous m'avez fait mal. Où couriez-vous?

Mistress Mary s'époussette sans répondre, mal aimable.

La préceptrice allait dans le couloir. Il faisait nuit. Elle tâtonna, toucha le mur, qui se mit à rire:

– Vous jouez à colin-maillard?

– Oh!

– Minute! (Elle pivote pour fuir mais une poigne puissante la maintient. Elle devine le tueur N'a-qu'un-Ceil. C'est son habitude de déambuler nuitamment. Son métier. Mistress se débat en silence. N'a-qu'un-Ceil explique:) Si tu cries, tu réveilles le couvent!

– Lâchez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, Monsieur...

Il la pousse vers une porte. Il ordonne:

– Entre! Depuis si longtemps que je te vois rigide comme un arbre je suis curieux de savoir ce que tu as sous l'écorce. (Elle gémit. Ils sont dans une chambre illuminée en partie par

la lune, mais dans un coin, quelqu'un dort. N'a-qu'un-Ceil expose patiemment la situation :) Le Jésuite dort. Il a donc les yeux clos. Si tu l'ouvres, il les ouvre aussi. (Elle respire violemment, oppressée.) Tu as compris? (Signe que oui.) Alors dévêtez-vous. (Elle gémit. N'a-qu'un-Ceil tape du pied sur les dalles, et le dormeur se tourne sur le lit en grognant. La préceptrice a voulu désespérément se jeter dans l'ombre, mais en est aussitôt repoussée. Elle se fige, tremblante.) Allez? Dévêtez-vous!

Égarée, lentement, Mistress Mary se déshabille.

– La chemise aussi, exige le tueur en raclant le sol du talon. La préceptrice obéit. La voici nue, les mains devant ce qu'elle refuse d'exhiber.

– Les mains!

Elle geint. N'a-qu'un-Ceil roule un éperon par terre. Le dormeur bredouille. Mistress écarte ses mains. N'a-qu'un-Ceil siffle doucement, stupéfait :

– Vrai! s'exclama-t-il à voix basse. Tu es mignonne! (Elle sourit, crispée.) Pourquoi te déguises-tu? Quel âge as-tu?

Le ton est doux, intéressé. Mistress hésite, désarmée :

– J'ai tr... tren... trente-trois ans...

– Vêtue comme vous étiez, je ne l'eusse jamais cru! Quand je raconterai cela aux autres, ils diront que je mens. (Elle recule, mais il est soudain contre elle et l'enlace, l'embrasse, la pâme. Elle souffle lorsqu'il la libère :) C'est bon? (Elle sourit, apeurée, tandis qu'il la caresse :) Il faudra changer d'allure, de la couleur. De coiffure, peut-être? De tout. Pourquoi cachez-vous ces jolis petits seins? Ces charmantes fesses? (Elle baisse les yeux, souriante mais tendue. Le Jésuite s'agite...) Voulez-vous? Voulez-vous, nous deux? Je reviens. (Il l'attire dans l'ombre, dissimule ses jupes sous le lit, garde la robe en mains par précaution, soulève le Jésuite endormi :) Ouvrez la porte!

(Il sort, chuchote au passage :) Couchez-vous... (Il s'en va, le Jésuite sur les bras, revient plus tard, force Mistress encore debout à se coucher, se dévêt à son tour, et la rejoint au nid. Elle tremble.) N'ayez plus peur... J'ai enfermé le Jésuite, s'il se réveille nous l'entendrons protester. Viens... Viens... Je ne suis pas méchant, et je crois que tu me plais... Viens...

À l'aube, des hurlements réveillent le couvent en sursaut !

– Il y a le feu dans la porcherie ! s'écrie Francoquin assis sur le lit. Entends les porcs !

– Je reconnais la voix du Jésuite, dit Filasse.

– Tu blasphèmes, déclare Francoquin. Tu as l'esprit mal tour... La porte s'ouvre et un charmant colis tout nu choit des bras de N'a-qu'un-Ceil (à peine vêtu lui-même) sur le lit.

– Hé ? dit Filasse.

L'infortunée Mistress n'ose respirer. N'a-qu'un-Ceil a quitté la chambre et reparait se rhabillant, lui lance ses effets (jupons, robe), referme la porte. Mistress vivement se voile...

– Ça alors ! se réjouit Francoquin. C'est la préceptrice !

– Elle est mignonne, n'est-ce pas ? dit N'a-qu'un-Ceil.

– Oh laissez-moi ! Laissez-moi ! gémit Mistress.

– Oui, dit N'a-qu'un-Ceil. Vêts-toi, Mary. (Il lui caresse tendrement la nuque. Il explique :) J'avais enfermé le Jésuite chez les porcs pour bénéficiaire du lit...

– Eh bien ! dit Francoquin épanoui. C'est étonnant !

– Chasse gardée, précise N'a-qu'un-Ceil. Je n'ai jamais touché à Filasse.

– C'est vrai, dit Filasse. Je n'ai jamais accepté.

N'a-qu'un-Ceil désigne tendrement la pédagogue en ses noirs habits :

- Il faudra la vêtir. Elle ne peut rester travestie.
- C'est vrai, admet Francoquin. Filasse ?
- Qu'elle me fasse sa demande, exige Filasse. Poliment.
- Vous entendez ? dit Francoquin.
- Tu entends, Mary ? dit N'a-qu'un-Ceil.
- Ce n'est pas moi qui... commence Mistress, et, changeant de ton... Que faut-il que je dise ?

### ***Seconde journée. Rencontres.***

– Je n'y comprends rien, répétait le Jésuite dans le carrosse. Je me couche après avoir tancé Mistress Mary qui m'avait violemment heurté, et je me réveille...

– Chez les porcs ! dit Chou-Baby éclatant de rire.

Les deux dames rient. Madame dom Franquin renifle sans discrétion.

– Heu, s'excuse le Jésuite, c'est...

– Descendez, conseille durement Mistress. Vous incommodez, tout Père que vous soyez et de surcroît Jésuite.

La frontière est franchie. L'escorte progresse en plaine. Au loin, les collines douces et jaunies par l'automne découpent leurs formes alourdies sur le ciel blanc. Les cavaliers somnoilent. Et soudain ! au détour du chemin, une longue lance empennée est fichée dans le sol, verticale !

– Ça commence mal ! grogne Francoquin. Qu'est-ce que ça signifie ? Peter !

Le beau Peter s'avance. Sur son cheval bai, l'interprète est splendide. Il capte l'attention des dames...

– Qu'il est beau! chuchote Chou-Baby pendant qu'il examine la lance et les plumes.

– Alors? dit Francoquin.

– Ce n'est rien, dit Peter. Les Indiens ne sont probablement pas loin, ne vous fatiguez pas à les chercher. EUX vous voient.

– Que veulent-ils?

– Ils viendront eux-mêmes vous le dire tout à l'heure.

– On peut ôter cette lance du chemin? demande N'a-qu'un-Œil agacé.

– Oui, répond le beau Peter. Mais pas vous. Moi. Permettez?

Il ramasse deux poignées de sable, élève les bras en invocation, laisse retomber le sable en filets fins et lumineux. Chou-Baby, du carrosse, est hypnotisée. Après, empoignant, la lance, l'interprète la brandit en direction des quatre points cardinaux, et l'envoie violemment se ficher dans un tronc avec un bruit mat!

– Nous pouvons aller, paonne-t-il. Il y aura d'autres lances, n'y touchez pas, laissez-moi faire, et vous, Mesdames (sourire galant), rassurez-vous, les Indiens ne sont pas des sauvages...

C'est à ce moment-là que les six cavaliers passèrent à flanc de coteau.

– Hé? dit Francoquin. N'a-qu'un-Œil?

– Holà! crie déjà N'a-qu'un-Œil à l'intention des six.

L'escorte arme les carabines. Le beau Peter, au milieu de son propos, semble abandonné des dames. Les six cavaliers errants viennent lentement, attendent qu'on leur parle. Trois ont un fusil en évidence. Le premier, un géant barbu et chevelu dont on ne voit que les yeux et le cigare lève la main en guise de salut. Il lâche une bouffée de fumée grise:

– 'qu'v'voulez?



Personne n'a vu bouger ses lèvres, le cigare à peine a tremblé.

– Vu les Indiens? demande N'a-qu'un-Ceil.

– 'on. (Signe de tête négatif).

– D'où venez-vous? demande Francoquin.

Le barbu, du menton, montre les coteaux derrière lui.

– Et où allez-vous?

Au lieu de répondre, le barbu crache son mégot et hausse les épaules...

### ***L'affreux barbu présente ses hommes.***

– Çui-là (un homme au crâne plat, cheveux en touffe de chiendent) c'est La Galette. C'est mon demi-frère. 'l'est pas malin. Le nègre, c'est Jésus-Christ. C'est un quaker qui l'a baptisé le soir d'Noël. Il est en fuite. Si on le r'prend c'est la corde. Les autres, celui qui est sur le ch'val blanc, c'est Rital, c'est un voleur. Après, c'est Bibine. Il boit et joue de la mandoline..

– Et lui? demande N'a-qu'un-Ceil... Il désigne un homme à l'écart, vêtu de noir, et qui sourit d'un air méprisant en mâchant un brin d'herbe.

– C'est Ralph, dit le barbu. Je ne sais pas trop ce qu'il est. Il a une trentaine d'encoques sur son revolver...

– Et toi?

– Moi, c'est Barbasse. C'est moi l'chef.

– Où allez-vous? demande Francoquin.

– 'cherche un ami. (À N'a-qu'un-Ceil:) Il s'appelle Slim.

Tu le connais?

– Un mince?

- Un mince. Tu le connais?
  - N’était-il pas chez les frères Cyclopus?
  - Tu le connais?
  - Depuis longtemps. Nous étions dans la Garde ensemble.
- Il y a longtemps. Que lui veux-tu?
- Nous avons un compte à régler! lance La Galette.
  - Dieu ait votre âme, dit N’a-qu’un-Œil.
- Remous. Barbasse fronce les sourcils:
- Ç’que tu veux dire?
  - Vois-tu le nœud dans le tronc là-bas? explique N’a-qu’un-Œil. Le temps que tu sortes ton revolver, Slim y plante son couteau.
  - Seigneur! s’écrie le nègre. C’est pas cwoyab’!
  - Il me faut cet homme, réfléchit Francoquin.
  - Simple, dit N’a-qu’un-Œil. Écris tes propositions, ils transmettront.
  - Si nous acceptons! proteste La Galette.
  - Non, affirme tranquillement N’a-qu’un-Œil. Pas «si vous acceptez». (Il plie le papier que Francoquin lui présente, le glisse dans la poche de l’ivrogne.) Depuis combien de temps courez-vous après Slim?
  - Deux jours. C’est le troisième.
  - Le troisième jour, c’est toujours le sien. C’est lui qui va vous surprendre. (À Francoquin:) Il trouvera le billet quand il fouillera les cadavres.
  - Seigneur! gémit Jésus-Christ...
  - Tu peux rester si tu trembles! expectore La Galette.
  - Pouw sûw que j’y vais pas si cet homme est advoit comme il dit!
  - OK, acquiesce Barbasse. Tu es libre. Façon de parler. (Et à N’a-qu’un-Œil, en s’en allant:) On te rapportera sa peau en trophée.

– Tiens, dit Ralph à son tour, son brin d’herbe à la bouche, je te restitue ton revolver. Rital te l’avait « emprunté ». À bientôt.

– Ça m’étonnerait, ricane N’a-qu’un-Ceil. Je n’ai pas de billet dans le même train que toi!

L’escorte n’avait pas parcouru deux lieues que trois coups de feu retentissent, coup sur coup :

– Seigneuw!

– Ils ne seront pas allés loin, émet N’a-qu’un-Ceil en épitaphe.

### *Slim et son ami.*

Ralph surgit au galop! Il est en sang!

– Cachez-moi!

Mais les deux poursuivants apparaissent, encore assez loin. N’a-qu’un-Ceil saute à terre alors que Ralph bascule dans l’herbe.

– Ne m’abandonne pas... souffle Ralph...

– Tu m’appartiens, offre N’a-qu’un-Ceil. À prendre ou à laisser.

Ralph accepte, s’évanouit. N’a-qu’un-Ceil se retourne. Les deux cavaliers se sont arrêtés à cent pas, se concertent. L’un met pied à terre, assez petit.

Il crie :

– Ralph!

N’a-qu’un-Ceil lentement sort du groupe. Il parle en marchant :

– Holà Slim! C’est moi, N’a-qu’un-Ceil! Tu me reconnais?

– Ralph!

- Je peux approcher sans que tu tires?
- Si c'est pour prêcher va au diable!
- Dis à ton ami d'abaisser son fusil!

L'ami ne tient pas compte de l'invitation. N'a-qu'un-Ceil n'est plus qu'à une dizaine de pas. Il se retourne :

- Général! Hé! Arrive!
- Qui est-ce? se renseigne Slim.
- Le général dom Francoquin. Il sera sans doute Président...
- Salut, les gars, dit Francoquin.
- Salut, dit Slim.

Il est petit, mince. Il porte les cheveux longs à l'indienne. Il a une cicatrice sur la joue gauche.

– Tu ne l'avais pas autrefois? constate N'a-qu'un-Ceil. Tu étais bien chez les Cyclopus?

- Hun.
- La balafre? C'est ce que tu as gagné?
- Moi je paie, dit Francoquin.
- Hun.
- Cher.
- Hun. Combien.

Francoquin consulte N'a-qu'un-Ceil :

- Ton avis?
- 200. C'est raisonnable. Ça te convient, Slim?
- Ça dépend.
- De quoi? demande Francoquin.
- De l'ouvrage. Des primes.

– Hé? (C'est l'ami à cheval qui parle. Il est bossu et il a des yeux d'intellectuel sous les sourcils froncés.) Slim? Demande si c'est 200 pour nous deux?

- Hun. Est-ce pour nous deux?

Francoquin reconsulte N'a-qu'un-Ceil, qui se montre embarrassé :

– Je ne le connais pas. 100 pour lui, Slim, est-ce correct ?  
– Ça ira Luc ?  
– Demande si j’aurai des primes.  
– Vous ne chômez sans doute pas, ricane Francoquin.  
– Bon, dit le bossu. Réponds que c’est entendu pour le début. Je ferai du zèle...

– Où est Ralph ? exige Slim.  
– Heu, dit N’a-qu’un-Ceil. Je l’ai « acheté ». Heu. Il a encore ton couteau dans l’épaule. Heu. Veux-tu ton couteau ?  
– C’est celui de Labosse, dit Slim. Et je te préviens : Ralph a suffisamment de tempérament pour ne pas se laisser faire. Ne viens jamais te plaindre.

### *Les Indiens.*

À la vue de la septième lance, N’a-qu’un-Ceil mit simplement le pied par terre, résolu à déblayer le passage d’un coup de botte, mais Peter :

– Halte-là !  
Il rejette N’a-qu’un-Ceil violemment en arrière :  
– Reculez ! Vite ! Vite ! Reculez tous !  
– Il te sauve la vie, dit Slim à N’a-qu’un-Ceil éberlué.  
– Si tu avais touché cette lance, commente Labosse, tu eusses été criblé de traits sur-le-champ !  
– Croyez-vous ? doute le colonel de Saint-Eustache.  
– Tu connais les Indiens ? demande N’a-qu’un-Ceil à mi-voix.  
– Hun.  
– Tu as appris chez les Cyclopus ?  
– Je les connaissais déjà avant. Tais-toi...

– Reculez! Reculez! crie Peter. Abaissez les fusils! Vite! Général, venez seul!

Un grand cri fuse dans la plaine! Des cavaliers nombreux et emplumés apparaissent en silence aussitôt:

– Les Indiens! frissonne l'escorte...

Dans les bouquets d'arbres, en lisière de bois, des têtes farouches sont visibles, là où l'instant d'avant c'était le feuillage. Les Indiens sortent de partout, le corps peint...

– Certains ont des fusils, constate N'a-qu'un-Ceil à voix basse. Qui les leur procure?

– Il y a une taxe sur les renseignements, dit Labosse.

Les cavaliers indiens sont à six pas de la lance. Leur chef, un vieillard, observe intensément l'escorte et Francoquin...

– Plus un mot, recommande Peter à voix basse. Obéissez-moi très exactement.

Le chef met pied à terre, s'avance, et le sorcier cornu se met à danser, décrivant un cercle autour de lui et Francoquin. L'interprète est à l'extérieur. Les Indiens poussent un grand cri lorsque le sorcier se retire.

– C'est amusant, dit aimablement Francoquin.

Le chef parle. Le truchement officie:

– *Wah Owkma ylinquoï...* le chef des Seeks vous salue. Il a eu connaissance de votre entrée en son pays. Il a pris soin de vous en informer par ses lances. Il vient avec ses valeureux guerriers se faire une opinion de vous. Il dit qu'il sait tout d'un homme qu'il a vu et entendu. Il est méfiant. Il vous rappelle que les frères Cyclopus lui ont reconnu la disposition des territoires de chasse entre la frontière et la rivière Ed et...

– C'est trop! s'exclame Francoquin. Vous rendez-vous compte?

– Et il dit, poursuit Peter, qu’il souhaite vous entendre l’assurer que les accords seront respectés en dépit du « départ » du « Grand Cyclopus », il veut dire Cyclopus Hyn. À vous.

– S’il n’y a que cela pour le mettre en joie, dis-lui...

– *Vha krakabai...*

– ... que c’est entendu. Je consens à prêter les serments qu’on exigera, de toute façon je ne commande pas. Raconte-lui que le départ du frère Cyclopus ne change rien à notre idéal, et s’il n’est pas satisfait, qu’il aille se faire cuire un œuf. À lui.

– *Mah a ggumirh* le chef des Seeks se réjouit de vous voir dans des résolutions qui vous honorent. Il vous invite à saluer ses guerriers et à fumer avec lui la pipe de la paix...

– Je ne fume que le cigare.

Le chef des Seeks adresse des compliments au beau Peter.

– Que dit-il? demande Francoquin.

– Que vous êtes un habile homme, dit Peter,

– Je vois, rit Francoquin. Vous improvisâtes? Bien. Je vous autorise à me demander une récompense.

– Votre fille?

– Ah non! s’écrie Francoquin hilare. Elle a le derrière trop coquet pour un interprète! Tentez votre chance avec sa mère.

### ***Le général est malade.***

– Ah les salauds! rugit Francoquin en toussant, une fois les Indiens partis (il est vert, les yeux gris, les lèvres blanches, les mains moites). Les cénobites! Que me firent-ils fumer? Peter!

– Des feuilles de capioc pilé avec de la graisse de castor et des boules de gratte-cul. C’est épicé. Je m’étonne qu’ils vous aient donné cela à fumer. C’est meilleur d’habitude.

– Ils font fumer ça à ceux qu'ils n'aiment pas, dit Slim très froid.

– Ça ne va pas? s'enquiert N'a-qu'un-Œil à la vue de Francoquin desséché.

– Ça ne va guère, reconnaît Francoquin. Combien de fois dois-je encore fumer aujourd'hui. Peter?

– Cinq fois je pense.

– Oooh, gémit Francoquin.

– Si vous vomissez devant eux, déclare Labosse sans périphrase, ils vous couperont tout ce qui dépasse. J'ai vu une fois un trappeur leur faire cet affront. Quand ils le relâchèrent, il chantait comme un colibri.

– Oôôôôh, gémit de plus belle Francoquin.

– Si vous voyagiez en carrosse? suggère le colonel. Vous pourriez vous faire remplacer?

– Quelle heureuse idée! s'écrie Francoquin hilare.

– Impossible, dit Peter. Les Indiens vous observent depuis notre entrée dans le pays. En ce moment, je suis convaincu qu'ils nous épient.

– Exact, dit Slim. Il y a un Fayöl dans le séquoia.

– Je ne vois rien, dit le colonel.

– Mais il y est, confirme Peter. (À Slim :) Vous connaissez les Indiens?

– Il a appris chez les Cyclopus, dit N'a-qu'un-Œil.

– Vous étiez chez les Cyclopus? demande vivement Peter.

– Hun.

– Vous avez connu un homme qui s'appelait O'Bray?

– Hun.



Un temps. Peter a l'air d'attendre un commentaire. Slim dit, à contrecœur :

– Il envisageait d'écrire un ouvrage sur la révolution. Il est mort.

Un temps.

– C'est toujours twisté les souvenirs, dit Jésus-Christ. Vaudrait mieux jamais en parler.

Les dames plus loin se promènent, devisant. Les hommes vont vers le carrosse à l'arrêt. Une odeur forte les assaille :

– Heu<sub>s</sub> dit N'a-qu'un-Ceil. J'ai fait installer mon blessé dans le carrosse. J'ai demandé qu'on extraie le couteau et qu'on désinfecte...

– Il semble bien touché, renifle Labosse. Pauvre vieux.

– C'est la gangwène, Monsieuw Labosse, vous cwoyez? demande Jésus-Christ. Ils ouvrent la portière et le Jésuite rougit, fuit sous les quolibets!

– Je me demande, réfléchit Francoquin, s'il n'est pas plus sain pour moi de poursuivre à cheval? Cet ecclésiastique laisse une odeur de skunks où il passe! C'est plus nocif que les gratte-cul.

Ralph, allongé sur la banquette, ouvre les yeux péniblement et grimace.

– Tu as de la chance, dit Slim hochant la tête. Il ramasse le couteau sur le plancher du carrosse, le restitue à Labosse.

– Je sais, articule Ralph crispé. J'ai assez vécu d'infortunes conjugales pour ça.

***Une pause.***

On atteignit la rivière Ed. Elle coulait lentement au fond de sa vallée, d'un beau vert émeraude sous le soleil. L'escorte s'arrêta, au repos. N'a-qu'un-Œil, Slim et Labosse s'en furent repérer un gué. Francoquin s'assit sous un arbre. C'était un épiceá.

– C'est pas bon, diagnostique Jésus-Christ. C'est pas bon pouw les envies de wendwe.

– Hein? dit le général faiblement.

– Le meilleuw pouw les envies de wendwe Monsieuw Généal, c'est les chênes. Véwidique. Maman Béa disait souvent que pouw pas dégueuler y a wien de paweil comme les chênes.

– C'est faux? doute Francoquin.

– Oh non! Maman Béa wigolait jamais, sauf quand elle avait la couwante. Elle bondissait en cwiant tellement que c'était à vous wendwe malade! «Ça me fait souffwiw! Ça me fait souffwiw!» qu'elle cwiait. (Il se tait, conclut brusquement:) Faut jamais pawler des histoïwes du passé.

– Et ton chêne? Où est-il?

– Je ne sais pas. Ici, il y a que des sapins pouw sêw. Faut pas wester là.

Francoquin se soulève:

– Allons chercher un chêne. Ça ne me fera pas de mal de marcher.

***Promenade.***

Jésus-Christ suivait le général sous les frondaisons. Il se retournait:

– Faudwait peut-étwe pas s'en aller twop loin?

Francoquin traînait ses talons dans le sable:

– Avec de pareilles traces une taupe retrouverait son chemin.

– C'est vwaï. Ça me wappelle une histoïwe que Maman Béa me wacontait. C'était un petit gawçon qui jetait des cailloux pawtout pouw weweniw chez son papa qui était bûchewon. Ça me faisait peuw! C'était dwôle...

Francoquin et Jésus-Christ débouchent dans une clairière. Il y a une cabane en rondins, abandonnée semble-t-il. Ils s'arrêtent :

– Qu'est-ce que ça peut êtwe, Monsieur Généwal? souffle Jésus-Christ.

– Allons voir.

– Vaudwait peut-êtwe mieux pas?

Francoquin marche. La peur de rester seul emporte les hésitations de Jésus-Christ, qui le rattrape. La porte de la baraque est fermée. Francoquin essaie de regarder à l'intérieur par la lucarne, puis Jésus-Christ le relaie curieusement :

– Il y fait aussi noiw que dans le cul d'un nègwe!

Il se retourne et pousse un hurlement! Devant lui, il n'y a plus Francoquin qui s'est déplacé, mais un affreux individu en haillons, avec un capuchon sur le front, et un gourdin à la main. Il a des plaques de boutons purulents sur le visage et rit stupidement en silence, montrant deux dents cariées. Jésus-Christ, acculé aux rondins, paralysé, hurle comme un loup! Francoquin paraît en courant à l'angle de la baraque, s'immobilise interdit :

– Hé?

L'affreux le fixe. Jésus-Christ tremble. Francoquin déglutit :

– Mon mignon, dit-il, un sourire de toi et je quitte ma mère.

L'affreux meut lentement la main. Jésus-Christ s'enfuit paniqué en criant, se prend le pied dans une racine traîtresse à vingt pas, et s'effondre. Il brait. Il se roule par terre. Quand il ose regarder derrière lui, l'individu s'avance vers Francoquin doucement, sans un son, irréel...

– Holà! dit Francoquin la gorge serrée. Ho! Arrête!

L'autre vient, bouche bée, les yeux rivés à ceux de Francoquin qui porte la main à son colt, et le pointe :

– Recule! Va voir ailleurs si j'y suis!

Alors, balançant la tête comme un paquebot, l'affreuse apparition s'en va, entre dans la cabane. Francoquin rengaine et soupire...

– Quelle aventure!

À N'a-qu'un-Ceil, Slim, et Labosse, à cheval, Francoquin et Jésus-Christ montrent la cabane, qui fume maintenant.

– Vous avez rencontré Chiures-de-Mouches? dit Labosse.

– C'est un howwib' homme pouw sùw! s'écrie Jésus-Christ très ému.

– Il n'est pas méchant, dit Labosse. Il est idiot, muet, et il eut la lèpre. On le prétend guéri. C'est probablement vrai, sinon il serait mort. Autrefois, les gens du pays l'obligeaient à se déplacer muni d'un tambour. Maintenant, ses voisins sont morts et il est tranquille. Les Indiens ne s'en inquiètent pas.

– Avez-vous trouvé un gué? demande Francoquin.

– À peu de distance, dit N'a-qu'un-Ceil. Mais il faudra encorder le carrosse...

***Le Jésuite sauvé des eaux.***

Des cris viennent de la rivière. Slim et Labosse aussitôt lancent leurs chevaux au galop. N'a-qu'un-Ceil hisse le général en croupe, et Jésus-Christ reste à la dérive. Il court et s'égosille. Devant lui, les trois chevaux dévalent entre les troncs. Jésus-Christ suit en bondissant. Quand il rejoint, Francoquin et les trois autres sont plus bas, à pied, au bord de la rivière, et ils rient. Dans l'eau, un homme nu glapit, mécontent :

- Courez! Rattrapez-le!
- Qui? s'enquiert avec un faux intérêt Francoquin.
- L'Indien! Il vola mes vêtements! Ma soutane!
- Horreur! s'épouvante N'a-qu'un-Ceil. Il est nu!
- C'est l'Indien! gesticule le Jésuite.
- Vois-tu un Indien? demande Labosse à Slim.

Il se met à quatre pattes et il cherche. Le Jésuite hausse les épaules.

- Que faisiez-vous dans cette rivière? dit Francoquin.
- Vous allez vous enrhummer, compatit N'a-qu'un-Ceil. Les maladies, c'est mauvais pour la bonne santé. Ça rend malade.
- Et ça fait éternuer.
- Tousser.
- Et après on est enrhumé.
- Il ferait mieux de sortir de l'onde.

Le Jésuite feint la bonhomie :

- Heu, explique-t-il dans l'eau jusqu'au nombril, je voulais désinfecter mes effets, je les lavai, les étendis au soleil, et, me trouvant dans le plus simple appareil, j'entrai dans l'élément liquide. Un Indien... (Soupir.)

- Bon, dit Francoquin. Voulez-vous mon képi? Un beau képi de général?

Geste d'humeur du Jésuite.

- Trois étoiles! admire Labosse. Vous rendez-vous compte?

– Les chapeaux civils n'en ont pas tant! renchérit N'a-qu'un-Ceil.

Mais Jésus-Christ accourt avec des principes et une brassée d'épais feuillage, dont le Jésuite, sortant de l'eau sous les éclats de rire, s'empare avidement et se ceinture :

– Aïe! Aïe! Aïe!

– Attention, prévient aimablement Jésus-Christ. Il y a peut-être encowe des épines!

### *Le monastère. Palabres nocturnes.*

La lune s'arrondissait quand l'escorte entra dans la cour du monastère-relais. Les dames étaient à cheval, le Jésuite occupant (nu) le carrosse avec Ralph. Le vieux Supérieur à grande barbe s'approcha, lanterne en main :

– Je suis le Père Gélafoi. Je suis honoré. Mon Général, il y a là quelqu'un qui vous attend depuis trois bonnes heures. Un Monsieur Gros-Chassieux. Il a dit qu'il aimerait vous parler dès que possible. Dois-je l'avertir de...

– Plus tard, répond Thérésa. Le Général est souffrant. Il fuma les calumets indiens tout le jour. Ces relents de paix le tueront!

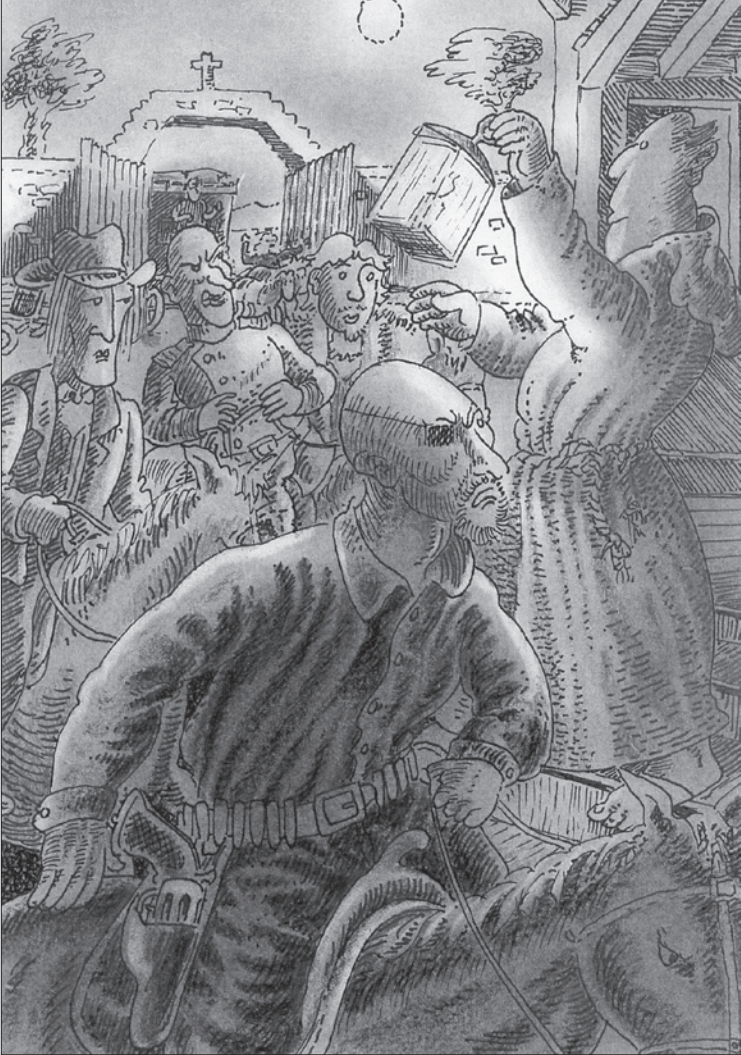
Tout le monde est au lit. Entre le père Gélafoi et le Jésuite nu, le dialogue s'engage à propos du blessé sur la banquette du carrosse :

– Il faudrait faire quelque chose pour lui?

– Dans son état, dit le Jésuite, il n'ira pas loin. D'ailleurs, c'est un tueur.

– N'a-t-il pas droit à la pitié divine comme toute brebis? La pitié humaine lui peut-elle être refusée parce qu'il pécha?

– Une question: l'homme est-il ou non créature de Dieu?







- Certes, mais...
  - Cet homme a tué maintes créatures de Dieu, et vous, créature de Dieu, vous engageriez SA pitié?
  - Heu...
  - Vous autres, du clergé régulier, soit dit sans intention péjorative, ignorez la vie. Vous vous en êtes abstraits. Que Dieu ne veuille en son cœur point faire de différence entre bons et méchants – ceci reste à prouver – ne change rien au FAIT qu'un assassin n'est pas un honnête homme et vice-versa. Je veux dire que, les hommes et les lois constituant une réalité, il FAUT en tenir compte et pour l'amour d'eux et pour l'amour de leur Auteur.
  - Dieu châtiara, s'il veut... tente le Père Gélafoi. Son jugement...
  - Pff, fait le Jésuite. Châtié maintenant ou dans quelques semaines ou mois, ou années, quelle différence au regard de l'Éternité?
  - Cependant...
  - Homme de Dieu suis-je, mais homme de Dieu de combat. Discipline. Fermeté. Je suis amené à considérer les humains de plus haut que vous, car, si vous adorez Dieu pour vous-même, mon rôle est de le faire adorer des autres, consiste à être le policier de l'Amour de Dieu, et de même qu'une armée forte est une armée qui n'a point de faiblesses...
  - Un peu de bouillon?
  - Mon cœur saigne autant que le vôtre, outre que la nuit est fraîche et qu'il y a plus de mérite assurément de ma part à demeurer dehors que de la vôtre, et si vous m'en croyez...
  - Pardon, dit Labosse.
- Il apporte un pain, une couverture, et une gamelle qui fume. Il soulève Ralph et le réveille :
- Tiens, dit-il, je t'apporte à dîner.

### *La fugue de Chou-Baby dom Franquin.*

Dans la nuit, Francoquin fut malade comme un mulet. Il se soulevait de son lit en gargouillant et vomissait comme un mâchicoulis, si bien que Filasse préféra passer la nuit (à coudre pour Mistress Mary) sur une chaise. Au petit jour, assommé, Francoquin s'endormit. Il n'apprit que tard dans la matinée l'enlèvement de Chou-Baby par Peter. M<sup>me</sup> Thérèse barrissait. Le colonel, prenant grand-part à son malheur, jurait qu'il pendrait le salaud par les oreilles s'il osait effleurer la jeune vierge! Ce tapage éveilla Francoquin. On l'informe. Il ne réagit pas. On lui conte des histoires d'échelles contre le mur du monastère, il n'a pas l'air impressionné, et soudain il entre en colère, et ça donne :

– Marde et mirde! Je passe mon existence à vomir pour le genre humain! Je mobilise ma substance vitale! Et ma fille!... Ma fille! La salope, la péripatéticienne! La garce! Dehors vous tous! Fripouilles! Voleurs de cœurs! Hors de céans! Dehors! dehoors!

Les souliers et autres projectiles battent violemment la porte refermée en fracas sur les fuyards! Dans le couloir, on se concerte :

– Poursuivons-les! s'écrie noblement le colonel de Saint-Eustache.

– Chou-Baby. Mon enfant. Beuh... pleure Thérèse.

– Que se passe-t-il? demande un gros homme écartant les badauds.

Il est élégamment vêtu d'un costume gris à col de fourrure, et il bave. Deux dames se pressent froufroutantes dans son sillage. L'une...

– Oh Madame Heintzbrück! pleure Thérèse se jetant dans les bras de la dame...

– Allons, allons, très chère, dit celle-ci... Allons chère amie, nous sommes avec vous. Que se passe-t-il?

- Chou-Baby... gémit Thérèse. Chou-Baby... Elle fugue!
- C'est de son âge, dit avec indulgence l'autre dame.
- Oh Zelma! chevrote Thérèse en larmes. Elle est partie avec un homme!
- Si elle était partie avec une femme, grasseye l'homme, eussiez-vous été consolée?
- Oh Banquier! s'écrie Thérèse que Mistress Mary reconforte...
- Pouvons-nous parler au Général? s'enquiert le Banquier s'éventant avec son chapeau.
- C'est risqué, juge le colonel.
- Ça ne peut pas attendre, se résigne l'autre. Mesdames, vous venez?

Le colonel frappe à la porte. Dans la chambre, il se produit un inquiétant petit bruit métallique. Les dames se pressent, caquetantes.

– Baissez-vous, conseille le colonel en ouvrant la porte. La balle passe en miaulant et s'écrase sur le mur du couloir, crachant le plâtre...

– Doucement! s'écrie le Banquier à l'abri avec les dames et le colonel. C'est moi! Gros-Chassieux! Votre Banquier!

- Je m'en moque!
- J'apporte d'importantes nouvelles!
- Je m'en fiche!
- L'Empereur vous double!
- Je m'en... Hein? Quoi? (Bruit de chute.) Aïe! Entre donc imbécile! Entre!

Il entre (suivi des deux dames) en reniflant:

- Quelle odeur!
- Ce sont les gratte-cul, dit Francoquin avec une horrible grimace. J'en ai fumé...
- Quelle idée! dit M<sup>me</sup> Heintzbrück.

– J’ai convoyé Mesdames Heintzbrück et de Wagerstein, mon Général, explique vicieusement Gros-Chassieux. Nous ne nous ennuyâmes pas!

– Oh, minauda M<sup>me</sup> Heintzbrück. Banquier! Bonjour, Général... Courbette qui dévoile jusqu’au nombril...

– Ne vous dépensez pas, chère, dit Zelma. Vous voyez que la place est réservée! (Dans un coin. Filasse lave une chemise. Elle décoche un sourire qui ne lui est pas retourné.)

– J’écoute! s’impatiente Francoquin.

– Eh bien, Gueule-de-Rat a pensé qu’il fallait vous envoyer de l’aide...

– De l’aide?

– Oui: des chiens dans les chevilles. Au cas où vous éprouveriez des difficultés à...

– Des difficultés?

– Au cas où vous vous montreriez indépendant, quoi. Je crois qu’on viendra vous inspecter...

– Qui «on»?

– Nez-de-Suce. Il viendra cette semaine sans doute...

– Et qui m’envoient-ils?

– Wilfrid.

– Hein? Wilfrid? (Francoquin éclate de rire! Il se secoue tant et si bien que le lit s’effondre: voilà le Général sens dessus-dessous, qui se débat et crie:) Filasse! Mets-moi ces bonnes femmes à la porte! Viens m’aider! Et vous? Soulevez-moi au lieu de ricaner! (Les dames sortent, lançant un méchant regard à Filasse. Le Général est relevé par le Banquier. Il s’habille. Il rit:) Wilfrid! Ils ne pouvaient trouver plus sot!

– C’est vrai, reconnaît Gros-Chassieux. Mais le général Wilfrid-Alex de Saint-Jobard est plus âgé que vous, et de loin.

– Et alors?

– Il pourrait commander en chef.

Francoquin fait face, menaçant. Il a enfilé son pantalon, mais pas encore la chemise, et il est pieds nus :

- Pour qui travailles-tu ? Il faudrait annoncer la couleur !
- Mais, glub... Pour vous, bien sûr, vous le savez...
- Ouais. Où est Saint-Jobard ?
- Il vient par l'ouest. En partant maintenant, vous pouvez couper sa route vers quinze heures. J'ai fait le calcul.
- Il a une escorte ?
- Évidemment.
- Importante.
- Bien sûr.
- Tant pis, dit Francoquin.

Dans le couloir, Thérèse se consolait de bras en épaules, et les femmes jacassaient. Soudain, Mistress Mary qui était sortie accourt en criant :

- Chou-Baby ! Elle est revenue ! Elle est là !

Bousculade ! Francoquin escalade cinq ou six corps enchevêtrés dans une chute avant de bondir dans la cour :

- Où ? Où ? Où ?

Il s'arrête. Il y a deux cavaliers. L'un, Slim, tient en laisse, ficelé, le beau Peter. En travers de la selle, Francoquin reconnaît un paquet de jupons :

- Chou-Baby ! Ma petite fille !

Il fonce, torse nu, réceptionne le paquet en vitupérant. Thérèse s'interpose, redresse sa fille et l'embrasse et lui applique une paire de claques :

- Fille de garce ! Tu n'as pas honte !
- Traînée ! lance Francoquin. Qu'ai-je fait au bon dieu pour avoir une fille pareille !

Le beau Peter n'est pas reluisant. Thérèse emmène Chou-Baby en courant...

– Que lui fis-tu demande Francoquin menaçant à Peter.  
Pourquoi l'enlevas-tu ?

– Elle l'exigeait. Moi je ne voulais pas...

– Tu vas prétendre qu'elle t'a enlevé ?

– Non. Mais je ne voulais pas.

– Que lui fis-tu ?

– Rien.

– C'est vrai ? demande Francoquin à Slim. Il ne la déflora pas, l'ignoble ?

– Je n'ai pas vérifié, dit Slim.

Il s'éloigne, traînant son cheval par la bride. Francoquin lorgne Peter :

– Tu es plus bête que je pensais.

– C'est la vérité, plaide Peter. La demoiselle voulait du roman, mais je savais que vous ne goûteriez pas. J'ai fait semblant d'accepter, mais je perdais du temps, je faisais du bruit, je laissais des traces. Slim nous a rattrapés. C'est ce que je souhaitais, en ayant peur de désenchanter la petite...

– Il ne s'est pas défendu, raconte Slim de retour. Je l'ai ficelé pour que la gamine me prenne pour une brute.

– Eh bien ! rit Francoquin. Ça c'est marrant ! Le chef indien ne s'y trompait pas : tu as l'esprit vif !

– Je ne l'ai pas touchée, répète Peter.

– Les dames vont vérifier, dit Francoquin. M<sup>me</sup> Heintzbrück était autrefois sage-femme. Si ma fille n'a pas subi tes assauts, nous effaçons. Mais fais le vœu qu'elle ne se soit fait aimer par personne !

Mais Peter n'avait pas menti. M<sup>me</sup> Heintzbrück ayant introduit son doigt dans l'orifice en cause, se redressa souriante vers les dames :

– C'est frais, ça, mesdames. Ça n'a jamais servi !